

Le lundi 19 novembre 2007

*Comment j'ai appris à conduire* : je rêve à ton dos, dans ma Toronado



[Agrandir](#)

Le théâtre de l'Opsis poursuit son cycle américain avec *Comment j'ai appris à conduire*, une pièce qui brosse le portrait d'une Amérique plus sombre que les précédentes.  
*Photo Communications Johanne Brunet*

## [Sylvie St-Jacques](#)

La Presse

**L'an 1 du cycle états-uniens du théâtre de l'Opsis - avec les éclatants *Under Construction* et *Nager en surface* - a ressemblé à un feu d'artifice du 4 juillet. Mais *Comment j'ai appris à conduire*, de Paula Vogels, amorce la seconde phase en brossant le portrait d'une Amérique plus sombre. Celle des *trailer parks*, des buffets *all you can eat*, des villes pauvres et délabrées. Un monde où le vide intellectuel cohabite avec la promiscuité.**

On imagine mal un meilleur choix que Violette Chauveau, pour incarner le rôle central de cette pièce où une femme dans la quarantaine replonge dans son passé. Agressée sexuellement à un très jeune âge par un oncle épris de *Playboy*, de photographie et de littérature (sobriété et efficacité Gabriel Sabourin), la pièce nous démontre que celle que les siens surnommaient «Ti-Boutte» a pourtant réussi à s'extraire de son misérable milieu.

Lieu du péché et de l'affranchissement, symbole par excellence de la liberté à l'américaine, c'est pourtant la voiture qui est le véritable personnage principal de ce récit raconté à rebours, par une construction elliptique. C'est dans la voiture que la jeune femme consent à se faire tripoter par cet oncle lubrique. C'est au volant, aussi, qu'elle prend conscience du vaste monde qui existe hors de son oppressant milieu, symbolisé sur la scène par deux murs défoncés.

De narratrice pleine d'aplomb, Chauveau se transforme sous nos yeux en gamine sexy, pur produit du pays des Britney, Paris et Lindsay. Chauveau, avec toute la vulnérabilité et la sensibilité qu'on lui connaît, compose avec brio ce personnage de jeune femme déterminée à sortir de son milieu. Magnifique actrice dans la force de l'âge au physique de top modèle, elle utilise intelligemment ses attributs pour se métamorphoser d'adolescente aguicheuse en femme mûre consciente de son *sex appeal*. Vraiment, sa seule prestation vaut le déplacement.

À ses côtés, un chœur grec incarne principalement les membres de cette famille misérable. Michel-André Cardin, Martine Francke et Magalie Lépine-Blondeau sont toujours justes, dans cette tâche qui requiert humilité et malléabilité. Gabriel Sabourin qui, décidément, est dans une phase de personnages pédophiles - il a joué des hommes épris de mineurs dans *La leçon d'histoire* et *Le doute* - offre à ce rôle une belle complexité. Il est question de pardon, dans cette pièce où l'on ne rentre pas dans le sujet de la pédophilie avec de gros sabots.

Certes, on n'excuse jamais les gestes de cet adulte alcoolique, esclave de ses désirs, qui abuse de l'emprise qu'il exerce sur cette jeune femme avide d'éveil intellectuel et sexuel. Mais Luce Pelletier a eu l'intelligence de prendre l'avenue de la nuance, pour cette pièce qui recrée l'atmosphère lourde des soirées d'été du *deep South*.

Paula Vogel, malgré son Pulitzer, reste un pur produit de l'*american dream*. «Tout le monde, même les victimes d'abus, peut s'en sortir», semble-t-elle nous dire. Un énoncé que certains, à juste titre, trouveront discutable. Mais si ce traitement de la délicate question de la pédophilie en fera grimacer certains, *Comment j'ai appris à conduire*, en tant qu'objet théâtral, tient très bien la route.

---

*Comment j'ai appris à conduire, de Paula Vogel, traduction de Maryse Warda, dans une mise en scène de Luce Pelletier, à l'Espace GO, jusqu'au 8 décembre.*